

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 48

Artikel: Un regard sur le bon vieux temps
Autor: A.R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le bourdon de Victor Hugo.

A Hauteville-House, Victor Hugo a son cabinet d'étude sur le toit de la maison ; il travaille dans une serre, une véritable serre, une chambre toute en verre, d'où il a la plus magnifique vue de l'île sur la mer et sur le ciel.

« Hier au soir, me dit-il donc, à six heures et demie, l'heure de descendre pour le dîner, j'ai aperçu par terre dans une chambre ce que j'y vois tous les ans au printemps, et cela me fait toujours de la peine : des abeilles mortes. Les pauvres bêtes entrent chez moi le matin, quand on ouvre ; pendant la journée, ne voyant point l'obstacle transparent qui s'oppose à leur issue, elles se précipitent pour sortir contre les vitres de ma chambre, de tous les côtés, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, jusqu'à ce que le soir, épuisées de fatigue, elles tombent et meurent. Mais hier, avec les abeilles, il y avait un grand bourdon, plus vigoureux que les abeilles, qui n'était pas mort, le gaillard, mais encore très-vivant ma foi ! et qui s'élançait de toutes ses forces contre les carreaux comme un grand bête qu'il était.

« Toi, l'ami, dis-je, tu as beau avoir la vie un peu plus dure, si je ne viens pas à ton secours, mon bon, ton affaire est faite aussi ; avant la nuit tu seras mort, et quand je remonterai ce soir, si je cherche avec ma lampe ce que tu es devenu, je trouverai ton petit cadavre par terre, à côté de ceux des abeilles. Allons ! comme l'empereur Titus, je veux signaler ma journée par un bienfait : Sauvons la vie à cet insecte ; un bourdon vaut peut-être un homme aux yeux de Dieu, et vaut mieux sans doute qu'un prince. »

J'ouvris un carreau, et avec une serviette je chassai l'animal dans cette direction ; mais il fuyait toujours du côté opposé. Alors j'essayai de le prendre en jetant la serviette sur lui. Quand le bourdon sentit que je voulais le prendre, il perdit la tête complètement ; il bondissait en fureur contre les vitres comme s'il eut voulu les briser, reprenait son élan, bondissait encore, parcourait en tous sens la chambre entière, éperdu, désespéré, fou..... « Ah ! tu veux me prendre ! ah ! tu veux me ravir ma liberté ! tyran ! despote ! affreux bourreau ! ne me laisseras-tu pas tranquille à la fin ? je suis heureux, pourquoi me persécutes-tu ? » Après d'assez longs efforts, je parvins à le faire tomber, et en le saisissant à travers la serviette, je lui fis involontairement quelque mal... Oh ! comme il aurait voulu se venger ! il dardait son aiguillon (1) ; son petit corps nerveux, contracté sous mes doigts, ramassait pour me piquer tout ce qui lui restait de vigueur. Mais moi, sans m'inquiéter de sa rage et de ses protestations, j'étendis mon bras hors du carreau, secouai la serviette : le bourdon un instant étourdi, étonné, prit son vol et s'élança dans l'infini.

« Eh bien, concluait Victor Hugo, j'ai sauvé ce bourdon, j'ai été sa providence : mais (c'est la mo-

rale de mon histoire) bourdons stupides que nous sommes tous, ne nous conduisons-nous pas de la même manière envers la Providence de Dieu ? Nous avons nos petits projets absurdes, nos vues étroites et courtes, nos désirs violents dont l'accomplissement n'est pas possible, dont la poursuite nous perdra sûrement. N'y voyant pas plus loin que notre nez, les yeux fixés sur ce but prochain, nous marchons en avant avec un entêtement aveugle, nous courons comme pris d'un vertige insensé ; nous voulons réussir, triompher, disons-nous, c'est-à-dire aller nous casser la tête contre un obstacle que nous ne voyons point. Et quand Dieu, qui voit tout et qui veut nous sauver, contrarie nos dessins, nous nous mettons à bourdonner aussi, nous murmurons sottement, nous accusons sa Providence ; nous ne comprenons pas d'abord que s'il nous persécute, bouleverse tous nos plans et nous fait tout souffrir, c'est pour nous délivrer, c'est pour nous ouvrir l'infini. Nous lui opposons notre sagesse, notre liberté, notre petite philosophie et notre proudhonisme.... O Proudhon ! — bourdon ! »

PAUL SLAP FER.

(Bibliothèque universelle.)

Un regard sur le bon vieux temps.

En feuilletant dernièrement le livre du professeur Scherr de Zurich « Deutsche Kulturgeschichte » j'ai senti plus que jamais que nous vivons, quoi qu'on en dise, dans un siècle de progrès et que le bon vieux temps, dont nous parlent nos grand'mères, n'est au fond qu'une illusion, une fable comme l'âge d'or regretté déjà par les grecs. Heureux sommes-nous qu'il soit fini, ce bon vieux temps ! En douteriez-vous ? je me permettrai de vous citer quelques faits.

Vous qui habitez une maison spacieuse et commode, figurez-vous ce qu'était par exemple la ville libre impériale de Francfort au XIV^e siècle : Les maisons étaient bâties de bois et de terre, et couvertes de chaume ; un trou dans le toit laissait passer la fumée, il n'y avait pas de cheminée ; les ouvertures qui servaient de fenêtres, étaient fermées par de la toile. Les rues n'étaient pas pavées et les porcs s'y promenaient librement. — Et quand vous aurez appris qu'une reine de France de cette époque ne possédait que deux chemises, vous ne serez pas trop étonnés de l'inventaire suivant d'une maison patricienne de l'an 1469 : 4 lits, 4 nappes, 7 essuie-mains, 2 grands plats d'étain et 7 petits, 3 cruches, 2 chandeliers en laiton, 10 écuelles en terre, 7 assiettes, 3 cuillers en bois, 1 grand verre et 7 petits, 3 marmites, 4 pots et 2 poêles. — Il est vrai que 50 ans plus tard, après la découverte de l'Amérique, les objets d'or et d'argent devenaient plus communs et qu'en même temps, un grand luxe d'habits se répandait.

Quant à la nourriture, les mets n'étaient pas bien fins dans ce temps-là, pas même aux cours royales ; mais on se dédommageait par la quantité des liquides absorbés. — Nos belles demoiselles qui

(1) Les bourdons n'ont point d'aiguillon ; mais les poètes n'y regardent pas de si près.

n'osent guère siroter une « petite goutte » de vin, seront bien étonnées en apprenant que les demoiselles d'honneur de la reine Elisabeth d'Angleterre, filles des premières familles du royaume, mangeaient des harengs pour leur déjeuner et buvaient de grandes cruches de bière. — A la cour du duc Ernest le Pieux de Saxe-Gotha, laquelle passait pour une cour modèle, le règlement (*Hoftrinkordnung*) disait : Pour le déjeuner et le goûter de votre épouse, on donnera autant de vin et de bière qu'elle en demandera ; pour une comtesse ou une dame noble, on donnera 4 pots de bière le matin et 3 pots le soir. (Remarquez qu'il n'y a pas question du dîner.) — L'électeur de Saxe, Chrétien II, ayant fait visite à l'empereur Rudolphe II à Prague, lui dit en prenant congé : « Votre majesté m'a si bien reçu que je ne me suis pas désenivré tout le temps. »

Et vous qui vous plaignez quand le convoi du chemin de fer a 5 minutes de retard, voulez-vous lire la description d'un petit voyage en 1721 ? — C'est un riche bourgeois de Schwaebisch-Gmünd en Wurtemberg, qui va à Ellwangen ; une distance de neuf lieues sépare les deux villes. Après avoir fait dire une messe pour la réussite du voyage, il part un lundi avec sa femme et une servante. Mais avant d'avoir fait une lieue, la voiture et les 2 chevaux restent enfoncés dans la boue. Tout le monde doit descendre et aider à pousser. (Qu'on pense dans quel état se trouvait la robe de madame !) Au milieu de Böbingen, le char en passant un fossé qui traverse la rue, reçoit un si grand choc que le nez de madame donne contre la voiture et qu'il est pitoyablement écorché. Depuis là il faut prendre 3 chevaux de relais et bien tard dans la soirée on arrive à Aalen, à 2 lieues de distance, où l'on passe la nuit. Le lendemain on part de bien bonne heure, mais on n'arrive que près du village de Hofen ; à 100 pas de celui-ci, la voiture verse à cause d'une descente trop rapide ; tout le monde tombe dans la boue, la servante se démet l'épaule droite, le cocher se casse un doigt, un des chevaux se casse deux jambes, et l'essieu se rompt. Il faut coucher à Hofen, y abandonner les domestiques, louer ensuite un char à échelles, sur lequel on est rudement secoué et mercredi soir enfin, monsieur et madame se trouvent aux portes d'Ellwangen.

Ce qui jette surtout une lumière bien lugubre sur les siècles passés, c'est la manière dont on traitait les accusés, c'est le grand nombre des exécutions. Nous ne voulons pas décrire les horreurs de la torture, qui ne fut abolie que vers la fin du XVIII^e siècle, ni les persécutions fréquentes des Juifs, ni les innombrables procès de sorciers. Disons seulement en passant qu'en Suède, en 1669, un siècle et demi après la réformation, dans un seul village, 72 femmes et 15 enfants furent accusés de sorcellerie et brûlés vifs. Quant aux Juifs, des centaines de mille furent tués. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en même temps, en 1428, la ville de Francfort avait à ses gages une oculiste, la juive Zerline ; 9 ans auparavant, l'évêque de Würzburg avait breveté comme oculiste une autre juive, nommée Sarah.

Et que pouvait être l'agriculture alors que les

hommes comme le sol appartenaient aux nobles, que la masse du peuple, à l'exception de quelques cantons de la Suisse, n'était composée que de serfs ? Les champs étaient exposés aux ravages du gibier que les seigneurs seuls avaient le droit de chasser. Et qu'on se fasse une idée de ces ravages ! Au XVI^e siècle, l'électeur Jean Frédéric de Saxe tuait de ses propres mains 208 ours, 200 lynx et 3583 loups. Dans une seule chasse du comte Philippe de Hesse, en tua plus de 1000 sangliers et 150 cerfs. — D'ailleurs, voici ce qu'écrivait La Bruyère au grand siècle de Louis XIV.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés par le soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Nous pourrions prolonger à l'infini la liste des misères du peuple, ainsi que celle des mœurs grossières, brutales, scandaleuses, abominables des grands et des petits. Mais ce qui précède pourra suffire pour démontrer si nous avons sujet de regretter le bon vieux temps ! Non, l'humanité a fait de grands progrès. Il est vrai, il en reste d'énormes à faire. Mais ceux qui ont été réalisés, sont une garantie pour ceux auxquels on aspire de nos jours. Et le moyen d'en hâter le cours, c'est l'effusion des bannières, surtout l'effusion du véritable christianisme avec sa sublime morale qui malheureusement n'a pas encore bien pénétré dans les masses, pas même chez certains peuples qui se disent et se croient les peuples instruits et civilisés par excellence.

A. R.

Dangereuse à courtiser.

VII

— La lettre que tu viens de lire est de lui, je veux dire de cet imbécile de chasseur de Tirano, que j'ai malheureusement négligé de réduire, une fois pour toutes, au silence. J'aurais dû l'ajouter au nombre des muets qui peuplent les tombeaux des cimetières, ou mieux encore, au nombre des morts qui, au fond des abîmes, servent de pâture aux vautours, seuls êtres en état de les retrouver.

A l'ouïe de ces paroles, Annita fut prise à la fois d'une vive terreur et d'un étonnement profond. D'où et comment son père pouvait-il savoir le contenu de cette lettre, reçue en main propre, et qu'elle n'avait cessé de conserver sur son sein. Dans son épouvante et sa surprise, elle se mit à examiner, d'un œil hagard, les parois de la chambre mystérieuse où elle se trouvait. Elle y vit suspendus divers objets ayant appartenu à des chasseurs étrangers à la localité. Ces instruments de chasse étaient arrangés et étalés comme des trophées. Jusqu'ici, elle n'y avait fait aucune attention. C'étaient, pour la plupart, des boîtes à balles, des gibecières et des cornets à poudre comme en ont les chasseurs de chamois. Était-ce donc vrai, ce qu'on racontait des actes de férocité commis par l'homme qu'elle devait appeler du nom